Présentation

Ananda Devi : aperceptions aux abords d'un imaginaire en expansion

Jean Claude Abada Medjo
ENS – Université de Maroua

Kumari R. Issur
Université de Maurice

Décrivant la place qu'occupe Ananda Devi dans les lettres mauriciennes, Umar Timol, lui-même figure majeure de la francophonie littéraire de l'Océan Indien, a ces mots d'une grande justesse : « Ananda Devi est la grande dame de la littérature mauricienne. Je trouve qu'elle a un talent incomparable. Elle a construit au fil des années une œuvre très riche qui parvient à marier, avec élégance, poésie et fiction narrative. Son écriture, qui est d'un grand lyrisme, est parfaitement maîtrisée. Elle a, par ailleurs, cette faculté qui est de disséquer l'être, d'aller sous la surface, de le révéler dans toutes ses contradictions. Mais plus encore, Ananda Devi est d'une grande modestie, une qualité assez rare, il faut le dire, dans le panier à crabes littéraire mauricien » (Timol, 2013 : 168). Patiemment, et dans la plus grande discrétion, Ananda Devi a su construire cette image de figure de proue, d'icône, voire de déesse (comme l'indique son nom même) de la littérature mauricienne, notamment grâce à son écriture à la fois énergique et maîtrisée, qui s'enracine profondément dans le terreau mauricien et se démarque mêmement par une force d'arrachement phénoménale pour se hisser au niveau de l'universel et traiter des problématiques inhérentes à l'humanité entière. Avec beaucoup plus d'aisance que certains auteurs, Ananda Devi fait le lien entre l'intime et l'universel. À partir de situations d'exigüité, de drames circonscrits à la sphère familiale ou communautaire, elle réussit à élaborer des scénarios de fiction aux résonances universelles. Si, par exemple, les premiers textes de l'écrivaine exploitent abondamment l'espace géophysique de Maurice et les problématiques

socio-identitaires y relatives, les plus récents étendent la géographie de sa fiction aux espaces-territoriaux extra-insulaires.

L'œuvre d'Ananda Devi dessine les contours d'une géographie mondiale dans laquelle on reconnaît l'Afrique, tout à la fois terre des douleurs et de féerie, présente dans des nouvelles comme « Niger » (2002a : 123-125), « Une nuit au Djoué » (2006 : 7-28), le sous-continent indien, cette terre ancestrale et mythique, décor réel ou imaginaire d'autres récits brefs tels que « Inde » (2002b : 113-122), « Les hommes aux yeux gris » (2002c : 126-128), « Les Banjaras » (2004 : 17-28), du roman *Indian tango* (2007a) et d'une partie des nouvelles de *L'Ambassadeur triste* (2015), l'Arctique de « Bleu glace » (2007b : 45-69 ; puis 2015 : 175-192), et l'Europe, avec les villes de Naples, dans un anti-poème justement intitulé « Ceci n'est pas un poème… » (2008 : 45-47), et de Londres, dans le roman *Les Jours vivants* (2013), etc. De sorte qu'en s'inspirant premièrement de l'espace et des questions locales, elle élargit progressivement le compas de son écriture aux dimensions planétaires et aux préoccupations universelles, suivant l'heureux propos d'Alejo Carpentier qu'elle se plaît à rappeler : « atteindre l'universel dans les entrailles du local » (Devi, 2003). L'auteure se réjouit de « faire le grand écart » [1] entre les langues, les civilisations et les imaginaires du monde, et de jeter pour ainsi dire des ponts entre les continents.

En réalité, Ananda Devi occupe aujourd'hui une place de choix dans le champ littéraire indocéan, et elle n'est pas non plus tenue en médiocre estime dans la grande famille francophone, voire dans celle de la littérature mondiale. Saluée par la critique dès ses tout premiers textes (Prosper, 1979 : 295) [2], elle a depuis confirmé son talent à travers une œuvre abondante et pluri-générique, qui se fonde sur une écriture « intimiste » et « engagée » (Issur, 2012), à la fois douce et violente. La qualité et le nombre de prix et de distinctions honorifiques engrangés, la consécration éditoriale depuis 2006, avec l'entrée dans la prestigieuse collection « Blanche » de chez Gallimard [3], la qualité et le nombre de plus en plus croissant des études universitaires qui lui sont consacrées (articles, mémoires, thèses, recensions, etc.) témoignent d'une œuvre de grande amplitude et d'un intérêt incontestable.

D'un livre à un autre, Devi pose sur le monde et sur les hommes un regard empreint de lucidité et de rêverie, à la fois bienveillant et intransigeant. En rupture avec les schématisations conventionnelles, dépouillée de boursoufflures et de surenchère rhétorique, son écriture singulière extrait de la langue toutes les sonorités dont elle est capable, toutes ces « possibilités émotives » (Calvino, 1989 : 38), ce qu'elle peut évoquer de frissons et de sensations, pour capter la variété du monde et restituer des discours intimes, mineurs ou minorés, « subalternes », qui resteraient dans l'anonymat. Cet art est une exploration joyeuse des possibilités expressives de la langue française, ainsi que de sa capacité d'ouverture à d'autres langues du monde, dans un

1. *Cf.* l'émission radiophonique « En sol majeur » sur RFI, le 13/07/2013, 9h 33'-9h 59'.

2. Même si les difficultés, notamment éditoriales, n'ont pas manqué dans les premières années, comme on peut le lire dans ses confidences à Kumari Issur (2012 : 71-72).

3. *Cf.* Julia Waters (2008 : 55-74). Il n'est pas nécessaire de dresser ici la liste des productions d'Ananda Devi et des nombreuses distinctions qu'elle a obtenues, ni même de faire l'inventaire des études qu'a déjà inspirées son œuvre. On pourra s'en faire une idée assez nette en consultant le dossier que Patrick Sultan anime sur le site « île en île », URL : http ://ile-en-ile.org/devi/, mis en ligne le 12 mai 2001 et susceptible de régulières mises à jour, dont la dernière remonte au 16 juin 2016.

contexte global où tout régime d'autarcie est désuet, suicidaire. Il s'agit de porter à leur plus haut niveau les virtualités flexionnelles des mots de la langue, afin d'en accroître les capacités d'expressivité. L'écriture de Devi se veut un véritable chant de séduction, une invite à se débarrasser des contraintes du corps et de l'esprit et à se laisser aller au balancement de rythmes enivrants et dansants du monde. Ses œuvres sont imprégnées de cette atmosphère de clair-obscur, de doux-amer et d'une sorte de « trépidance » rendue cependant dans un lyrisme poétique consommé. Les mots de la langue, même lorsqu'ils décrivent des réalités tragiques, s'égrènent comme autant de notes harmonieusement agencées. « Les mots s'appellent. Les mots de différentes cultures, de différentes langues, s'interpellent, échos des narcisses qui s'attendent », et permettent de « libérer la musique de la poésie dans [le] corps » et de « dégeler le cœur » (Devi, 2011 : 106). Les phrases s'ordonnancent sur la page comme autant de lignes d'une portée musicale. Parfois, elles s'entendent comme un chant rageur autant qu'une incantation dont le vertige happe le lecteur pour l'entraîner dans une rêverie et une ivresse de chairs, de sons et de couleurs pour mieux le confronter aux réalités existentielles. Sans doute l'écrivaine use-t-elle de tous les ressorts poétiques à sa portée pour pousser la langue à exprimer « un plus haut degré de l'être » (Nimrod, 2008 :119) :sa souffrance, ses angoisses, ses émois, ses failles, ses fêlures, mais aussi ses aspirations, ses errances, ses désirs, ses audaces, ses espacements. Éminemment sensuelle, comme le tango (à la fois danse et genre musical qui exige flexibilité corporelle, fluidité des pas et complicité entre les partenaires) dont elle s'inspire dans un de ses romans majeurs (Devi, 2007a), l'écriture de Devi emphatise les paradigmes de la diversité, de l'hétérogénéité, de l'hybridité et du métissage. L'auteure essaie, par diverses voies, de concilier l'ancrage dans des lieux réels et des cultures précises et l'exigence de l'ouverture à la diversité du monde contemporain. « J'ai plusieurs cultures. Je suis profondément hybride », avoue-t-elle, avant d'affirmer : « Les lieux font partie intégrante de la plupart de mes romans, au point où ils en deviennent des personnages à part entière. Ils enracinent les personnages, leur donnent un passé, une épaisseur, un environnement dans lequel ils sont libres d'agir » (Devi, 2016 : 52).

En choisissant de circonscrire l'analyse au triptyque « espaces, mémoires et savoirs », ce hors-série double de la revue transdisciplinaire *Mosaïques* ambitionne de placer davantage l'imaginaire d'Ananda Devi au centre d'un questionnement élargi. Il mobilise pour cela plusieurs cadres théoriques et méthodologiques, afin de décliner les diverses facettes de cet imaginaire particulier, d'en saisir la dynamique extensive et expansive, et de définir sa relation à l'espace, au temps, à la mémoire et aux savoirs. L'enjeu étant de révéler les lignes de force souterraines de la fiction d'Ananda Devi, un tel cadre épistémologique se décline évidemment au pluriel : il va des approches classiques, telles que la thématique et la sociocritique, aux élaborations herméneutiques les plus actuelles autour de la sémiotique des pratiques, de la géocritique, de l'épistémocritique, de l'intermédialité, des théories postcoloniales, entre autres.

Engagée dans l'espace-temps du monde et marquée du sceau d'une culturalité exemplaire, transcendant les clivages sociaux, linguistiques, génériques et épistémiques, la fiction de Devi trouve également des ancrages corporels et mémoriels à la fois réels et imaginaires. La question spatiale, notamment corrélée à la problématique identitaire, est essentielle dans la poétique de cette auteure, qui réussit autant à l'inscrire dans

des prolongements corporels et cosmiques. Dans certains récits, l'espace et le corps finissent par avoir le beau rôle quant à l'évolution à la fois physique et identitaire des personnages (Onesta). Chez Ananda Devi, le corps – celui des personnages féminins notamment – est souvent représenté comme le territoire emblématique d'une « étrange violence » (Devi, 2006 : 15), abritant des lieux interdits, des espaces prohibés, des « zones inavouables, d'habitude masquées » (Devi, 2006 : 17) qu'il faut (re)conquérir. Cette question spatiale apparaît souvent en relation avec les paradigmes de l'enfermement et d'une corporéité en négociation, voire en désintégration, et contribue à une configuration originale du récit de fiction (Soukaï). Et c'est par le détour de la monstruosité génératrice du dire ou de la décomposition créatrice, comprises ici comme espaces interstitiels habitables pour les marginalisés, que l'auteure suggère le décloisonnement de l'être par la sublimation de la bâtardise, ainsi que le recours à une mémoire culturelle réhabilitée (Ininack Miyebe). Cet espace tiers, hétérotopique, devient alors celui des mutations identitaires et de nouvelles possibilités d'habiter la terre, le corps, et d'être-au-monde (Cazenave). Lieu de l'utopie, voire de l'uchronie, qui permet de mettre en échec les dystopies insulaires, voire planétaires (Chummun), cet espace des possibles (culturel, identitaire, discursif, esthétique) participe des processus de recomposition des identités originelles et ataviques (Awalou) pour approcher de nouvelles configurations fécondes de l'existence.

Mais pour assumer pleinement « la solitude de l'exister » (la fameuse *Geworfenheit* heideggérienne) [4], encore faut-il s'accoutumer à l'impossibilité d'exister au singulier : « Nous sommes entourés d'êtres et de choses avec lesquels nous entretenons des relations. Par la vue, par le toucher, par la sympathie, par le travail en commun, nous sommes avec les autres » (Lévinas, 1979 : 34). Il n'y a de véritable existence que relationnelle. Et c'est dans le rapport à l'autre que se construit, ou se déconstruit, mais toujours pour mieux s'édifier, toute identité, si l'on entend par là une certaine unité du Moi. C'est donc dans la confrontation à l'altérité proche ou lointaine, dans l'effritement des certitudes immuables, dans des altérations, voire des altercations incessantes, que l'identité des sujets et des cultures subit de constants redimensionnements. « L'altérité, l'hétérogénéité radicale de l'Autre, n'est possible que si l'Autre est autre par rapport à un terme dont l'essence est de demeurer au point de départ, de servir d'*entrée* dans la relation, [...] » (Lévinas, 1971 : 25). Cette approche lévinassienne de l'identité, que l'on peut aisément rapprocher de la poétique et la philosophie relationnelles d'Édouard Glissant (1990 & 2009), trouve un écho exceptionnel dans la fiction d'Ananda Devi, qui s'épanouit au carrefour des peuples (d'Afrique, d'Europe, d'Asie), des langues, des cultures, des mémoires et des savoirs.

L'œuvre littéraire d'Ananda Devi apparaît, en effet, comme un espace de négociations de diverses identités : race, classe, genre, etc. De la sorte, la problématique de l'hybridité s'y développe avec des modulations singulières, et révèle que les dislocations des personnages résultent d'un moment qu'on pourrait appeler, avec Bakhtine, dialogique (Ekorong). Dans toute sa profondeur de poésie, l'univers imaginaire d'Ananda Devi s'offre comme une « étendue non mesurable » où se mêlent et s'emmêlent des

4. *Cf.* Heidegger (1927). La *Geworfenheit*, ou « déréliction », ou encore « délaissement », est la condition même de l'être au monde. Selon Lévinas (1979 : 40), « il faut traduire *Geworfenheit* par le "fait-d'être-jeté-dans"... l'existence ».

« cultures des humanités, avoisinantes et impliquées » (Glissant, 2009). Par des mécanismes scripturaux divers, l'auteure en arrive alors à suggérer des relations insoupçonnées, taboues, de complémentarité ou de dépendance entre des personnages issus d'horizons parfois opposés, créant ainsi, presque paradoxalement, un espace de liberté et d'émancipation, notamment pour les personnages féminins assujettis au diktat patriarcal et relégués dans les limbes de la société (Chambers). Mais cette interface de libération peut aussi bien devenir un lieu de terreur, étant donné qu'il s'agit, avant tout, d'un espace de dissidence (Cunniah).

Quoi qu'il en soit, chez Devi, l'hybridité ouvre la question de l'identité à des problématiques qu'on pourrait qualifier d'aporétiques, notamment en rapport avec le sujet érotique (Nankeu), mais qui suggèrent un dynamisme identitaire permanent des êtres sémiotiques. En effet, dans un espace multilingue, multiracial et multiethnique comme le sont les référentiels spatio-temporels de l'île Maurice, d'Afrique, de l'Inde, ou même de l'Angleterre, que sémiotisent les textes de Devi, il n'est plus pertinent de parler d'une identité figée, ancrée dans un territoire unique ou un passé collectivement admis. Tout sentiment d'appartenance et d'identité se trouve dès lors confronté à la pensée de l'errance et de la relation (Tyagi), si ce n'est à celle de l'impermanence, de la fluidité (Mbassi Ateba, 2008) ou de la flottabilité (Abada Medjo, 2014) qui, sur le plan purement poétique, se traduisent souvent par les phénomènes de plurivocalité et d'ambiguïté narrative (Daby).

Dans sa tension violente et nécessaire vers l'altérité, l'œuvre de Devi s'appuie abondamment sur des modèles qu'elle ne cesse de questionner et de reconfigurer (Jean-François). Il s'agit d'une poétique de la traversée et de la transgression, faite d'intertextes, d'adaptations, de transpositions et de traductions. Chez Devi, les pratiques (auto)traduisantes emphatisent la transgression et s'offrent comme de véritables poétiques du passage qui rétablissent des liens transocéaniques par-delà des codes convenus (Saint-Loubert). Ce qui fait du texte anandadevien un espace habité de divers souffles, de diverses paroles (Jest). Inscrivant son œuvre dans l'espace mondialisé du discours littéraire, Devi tente ainsi de dépasser la réalité pour accéder aux rêves hauts décrits par les auteurs qui ont marqué sa trajectoire artistique. Dès lors, elle ne fait pas mystère de sa filiation et de sa redevance aux « classiques », aux « poètes », aux « contemporains », et aux « intemporels » (taxinomie typiquement anandadevienne), qu'elle cite « au hasard » et sans aucun souci d'exhaustivité : Shakespeare, Hugo, Dumas, Tagore, Sophocle, pour le premier groupe, Vigny, Rimbaud, Baudelaire, Keats, Wordsworth, Eliot, pour le deuxième, Le Clézio, Ben Jelloun, Toni Morrison, Salman Rushdie, Coetzee, Jelinek, pour le troisième, et Joyce, Céline, Garcia Marquez, pour le dernier (Issur, 2012 : 81). Cet échantillon donne une idée de ce que peut être le panthéon littéraire de Devi. Par la fréquentation assidue de celui-ci, elle renouvelle et amplifie la conception même de la littérature comme pratique essentiellement dialogique, interdiscursive, intertextuelle. La romancière, qui est par ailleurs traductrice et interprète, ne récusera certainement pas ces paroles d'Umar Timol, un de ses fervents admirateurs : « Mon imaginaire littéraire est un lieu de rencontres, où s'entremêlent des centaines de livres. Je suis un lecteur boulimique, et je m'imprègne de chacune de mes lectures. D'où la difficulté de situer précisément l'incidence des auteurs. Mon

imaginaire est composé de la matière de toutes mes lectures, fleuve de mots et de couleurs, fleuve de rêves et de personnages… » (Timol, 2013 : 169).

Mais le dialogue vital pour le projet scriptural de Devi excède le cadre strictement littéraire et intègre les domaines de l'intermédialité et de l'interartialité, notamment à travers la mutation du texte au cinéma (Pra). Expliquant l'expérience du passage du roman au film, qu'elle qualifie d'« apprentissage étonnant » (Issur, 2012 : 80), l'auteure affirme avoir perçu toute la différence entre ces deux régimes de discursivité fictionnelle : si l'écriture exige plus d'amplitude, de lenteur et de poésie, l'adaptation cinématographique, elle, réclame plus de constriction, de vivacité à travers la parole dialoguée. Pourtant, cela lui a permis d'élargir la notion même d'intertextualité et lui a offert de nouvelles possibilités d'expressivité d'un imaginaire toujours en extension.

L'objectif de ce volume, qui a bénéficié, entre autres, de l'évaluation scientifique de Rohini Bannerjee (Saint Mary's College, Canada), Yves Chemla (Université Paris-Descartes, France), Eileen Lohka (Université de Calgary, Canada), Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo (Université de La Réunion, France), Magali Yaël Nirina Marson (Université d'Antananarivo, Madagascar), Raymond Mbassi Ateba (Université de Maroua, Cameroun), est de prolonger, en les approfondissant, les travaux déjà faits sur l'œuvre d'Ananda Devi, notamment en réunissant des expertises venues de divers champs disciplinaires, afin de restituer l'originalité et la singularité d'une écrivaine qui a, dès ses balbutiements, recueilli le suffrage de la critique internationale, et qui ne cesse de conquérir un public de plus en plus large, diversifié, plurigénérationnel. Cette œuvre déjà considérable se fait encore, et mérite d'être davantage découverte. Ce volume propose une approche originale des problématiques essentielles, spécifiquement celles qui sont en rapport avec la spatialité (réelle et imaginaire), aux questions mémorielles (histoire, culture, corps, etc.), à la représentation et la critique des savoirs (sapientiaux, expérientiels, technologiques, etc.).

Cette contribution qui, nous l'espérons, trouvera sa place dans l'exégèse en constante augmentation consacrée à un imaginaire lui-même en expansion, est le résultat d'une collaboration inédite entre lecteurs assidus ou occasionnels de l'œuvre de Devi, critiques littéraires confirmés ou jeunes plumes émergentes (principalement des thésards), qui y ont apporté chacun leur sensibilité, leur savoir et savoir-faire. Ces lectures croisées ouvrent ici des avenues parfois restées inexplorées dans l'univers imaginaire d'Ananda Devi, et qui mériteraient d'être plus souvent fréquentées. Les essais ici réunis présentent des thèses dont les contextes n'ont pas été formulés de manière exhaustive et irréfutable, ni les ouvertures exploitées jusqu'au bout, ni même la dissémination définitivement systématisée. Ce qui laisse la place pour la poursuite du débat. Et c'est tant mieux, étant donné que l'ambition de départ n'était pas d'épuiser les questions soulevées. Toutefois, ce projet fédérant tant d'expertises constitue une contribution décisive dans la critique consacrée à Ananda Devi, une figure majeure de la littérature contemporaine qui, nous le pensons humblement, mérite d'être davantage connue et reconnue.

Références bibliographiques

Abada Medjo, Jean Claude (2014). *L'Inscription du tragique dans le roman contemporain. Essai sur Patrick Modiano, Ahmadou Kourouma et Ananda Devi*, Saarbrücken (Allemagne), Presses académiques francophones.

Bragard, Véronique et Ravi, Srilata (éds.) (2011). *Écritures mauriciennes au féminin : penser l'altérité*, Paris, L'Harmattan.

Calvino, Italo (1989). « Légèreté », *Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire* [1988], traduit de l'italien par Yves Hersant, Paris, Gallimard, coll. « Folio », pp. 17-58.

Devi, Ananda (8 sept. 2016). « J'ai plusieurs cultures. Je suis profondément hybride », entretien avec Sylvestre Le Bon, *Enjeux*, n° 2, pp. 50-54.

———— (2015). *L'Ambassadeur triste*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

———— (2011). *Les Hommes qui me parlent*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

———— (2008). « Ceci n'est pas un poème », *Point barre*, n° 4, « Anti-poèmes », Rose-Hill (Maurice), Cignature, pp. 45-47.

———— (2007a). *Indian tango*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

———— (2007b). « Bleu glace », *Miniatures. Nouvelles de l'île Maurice*, Paris, Magellan & C^{ie} / Courrier international, pp. 45-69.

———— (2006b). « Une nuit au Djoué », *Les Balançoires*, Yaoundé, Ndzié / Tropiques, pp. 7-28 (nouvelle).

———— (2004). « Les Banjaras », *Lor la mer. At Sea. En mer*, Port-Louis (Maurice), Immedia Publication, coll. « Maurice », pp. 17-28 (nouvelle).

———— (février 2003). « L'écriture est le monde, elle est le chemin et le but », entretien, *Les Indes réunionnaises*. Consulté le 15 juin 2010, URL : http ://www.indereunion.net/actu/ananda/intervad.htm.

———— (2002a). « Niger ». *Travel Stories. Voyages. Zistwar vwayazé*, Port-Louis (Maurice), Immedia Publication, coll. « Maurice », 2002, pp. 123-125 (nouvelle).

———— (2002b). « Inde », *Travel Stories. Voyages. Zistwar vwayazé*, Port-Louis (Maurice), Immedia Publication, coll. « Maurice », pp. 113-122 (nouvelle).

———— (juillet-septembre 2002c). « Les hommes aux yeux gris », *Notre librairie*, n° 148, « Penser la violence », pp. 126-128 (nouvelle).

Glissant, Édouard (1990). *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

———— (2009). *Philosophie de la relation. Poésie en étendue*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

Heidegger, Martin (1985). *Être et temps* [*Sein und Zeit* (1927)], trad. Emmanuel Martineau, édition numérique, URL : http ://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf.

Issur, Kumari R. (2012). « Un univers d'émotions et de sensations : l'écriture intimiste d'Ananda Devi » [entretien avec l'auteure], *Paroles gelées*, vol. 27, n° 1, pp. 71-82.

Lévinas, Emmanuel (1971). *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Martinus Nijhoff.

———— (1997). *Le Temps et l'autre* [1979], Paris, Fata Morgana, édition bilingue français-tchèque.

Mbassi Ateba, Raymond (2008). *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio. Une poétique de la mondialité*, Paris, L'Harmattan.

Nimrod (2008). « Exil, aristocratie & C^{ie} », *La Nouvelle Chose française*, Paris, Actes Sud, pp. 115-122.

Prosper, Jean-Georges (1978). *Histoire de la littérature maurícienne de langue française*, Rose-Hill (Maurice), Éditions de l'Océan Indien.

Timol, Umar (août 2013). « L'écriture de Le Clézio nomadise entre les terres, les mers et les cultures », propos recueillis par Jean Claude Abada Medjo, in Raymond Mbassi Ateba et Kumari R. Issur (dir.), *Mosaïques*, hors-série n° 1, « L'Afrique et les Mascareignes de Jean-Marie Gustave Le Clézio », Paris, Éditions des archives contemporaines, pp. 167-175.

Tyagi, Ritu (2016). « Les identifications polymorphes et l'altérité dans les œuvres d'Ananda Devi et Nathacha Appanah Mouriquand », *Interculturel Francophonies*, n° 28, « Écrivaines de l'île Maurice et de La Réunion : tisser des fils épars », Lecce, Alliance française.

Waters, Julia (2008). « From continents noirs to collection Blanche : “From other to same ?” The case of Ananda Devi », *e-france*, n° 2 (special issue : « “L’ici et l’ailleurs” : Postcolonial literatures of the Francophone Indian Ocean »), pp. 55-74.